Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

30 | 2015

L'Erreur, l'échec, la faute

L'Erreur, l'échec, la faute : introduction

Florian Besson et Catherine Kikuchi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/4254>

DOI : 10.4000/questes.4254

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 30 octobre 2015

Pagination : 13-31

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Florian Besson et Catherine Kikuchi, « L'Erreur, l'échec, la faute : introduction », *Questes* [En ligne], 30 | 2015, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questes/4254> ; DOI : 10.4000/questes.4254

Introduction¹

Florian BESSON et Catherine KIKUCHI

Université Paris-Sorbonne

Le sentiment que les temps de la barbarie étaient revenus a été un trait singulier du XVI^e siècle. Le terme cesse alors de désigner uniquement l'altérité et permet de décrire l'identité. Les Européens, auteurs et lecteurs, de cette période, retournent ainsi contre eux-mêmes l'imputation de barbarie : ils dénoncent la présence du mal en eux. [...] En fin de compte, si la Saint-Barthélémy provoque une horreur si profonde et si immédiate, c'est parce qu'elle est aussitôt interprétée comme l'irruption d'un mal absolu, c'est-à-dire de la barbarie, des confins du monde vers le cœur de la société².

Selon cette lecture, les Temps Modernes s'ouvrent avec la prise de conscience de la barbarie intérieure, prise de conscience née de la confrontation avec l'autre, des Turcs aux Aztèques, des sorcières aux réformés. Mais cette réflexion sur l'altérité intérieure s'enracine en réalité dans des héritages médiévaux. Qu'en est-il de la pensée de la faillibilité de l'homme dans ces temps médiévaux ? C'est ce questionnement qui nous a conduits à travailler sur l'échec, l'erreur, la faute. Il nous a semblé intéressant de jeter un œil au revers de la médaille, en ayant comme fil

¹ Nous adressons tous nos remerciements aux Questeurs pour la confiance qu'ils nous ont accordée en nous laissant la responsabilité de ce thème, et pour leurs conseils et encouragements. Nous tenons également à remercier tous nos intervenants, ainsi que Bernard Ribémont, qui a accepté de préfacer ce bulletin.

² Jean-Frédéric Schaub, « Nous, les Barbares. Expansion européenne et découverte de la fragilité intérieure », dans *L'Histoire du monde au XV^e siècle*, dir. Patrick Boucheron, Paris, Fayard, 2009, p. 814–829, cit. p. 822.

directeur l'idée que la façon dont une civilisation ou une époque pense ses échecs et ses erreurs est particulièrement révélatrice – et peut-être plus révélatrice, en fait, que la façon dont elle pense ses succès et ses réussites. Qu'on songe à la façon dont le monde grec unit la fascination pour l'héroïsme et la réflexion sur l'*hybris*, cette démesure orgueilleuse qui toujours punit le héros qui a osé s'élever au dessus de sa condition humaine³. De fait, les épisodes les plus fascinants de la mythologie grecque sont moins le triomphe d'Agamemnon ou la victoire d'Achille que la folie d'Ajax, le crime de Clytemnestre, la faute d'Œdipe

Or le Moyen Âge pense l'échec, l'erreur, la faute. Il le pense en reprenant en partie l'héritage antique, mais aussi d'une façon originale, évidemment marquée en profondeur par le christianisme. L'erreur, du latin *error*, désigne le fait de se tromper, de commettre une maladresse, mais peut aussi renvoyer à un état (« être dans l'erreur ») plus ou moins permanent. La faute vient du bas-latin *fallita*, un dérivé du verbe *fallere* : c'est le fait de manquer à une règle, qu'elle soit morale ou technique (une faute d'orthographe⁴, de frappe) ; il y a aussi une idée de défaut, de manque (« faute d'argent »). Le terme d'échec est le plus intéressant, puisqu'il vient directement du persan *shah*, donc du jeu d'échec, un jeu typiquement médiéval⁵ : le terme renvoie à un insuccès, à un manque de réussite. Les trois termes se comprennent uniquement par rapport à leur

³ Jean-François Mattei, *Le Sens de la démesure. Hubris et Diké*, Paris, Cabris, Éditions Sulliver, coll. « Archéologie de la modernité », 2009 ; Hélène Monsacré, *Les Larmes d'Achille. Le héros, la femme et la souffrance dans la poésie d'Homère* [1984], Paris, Éditions du Félin, coll. « Félin poche », 2010 ; Agathe Roman, *L'Erreur et la faute dans l'« Histoire de la guerre du Péloponnèse » de Thucydide*, Louvain/Namur/Paris, Peeters/Société des études classiques, 2012.

⁴ On lira à cet égard Bernard Cerquiglini, *Le Roman de l'orthographe. Au paradis des mots, avant la faute 1150–1694*, Paris, Hatier, coll. « Brèves littérature », 1996.

⁵ Voir *Échecs et Trictrac. Fabrication et usages des jeux de table au Moyen Âge. Catalogue de l'exposition présentée du 23 juin au 18 novembre 2012 au musée du château de Mayenne*, dir. Mathieu Grandet et Jean-François Goret, Paris, Éditions Errance, 2012.

revers : l'échec renvoie au succès escompté d'une action, l'erreur à la vérité, la faute à un code moral ou éthique. Trois substantifs, donc, mais aussi trois verbes : échouer, errer, fauter, donc trois actions, trois dynamiques.

Il ne s'agit pas, évidemment, de retomber dans le mythe d'un Moyen Âge obscurantiste, ne connaissant pas la notion de progrès, un Moyen Âge dans lequel le pessimisme hérité de saint Augustin n'aurait d'égal que la vision profondément déterministe de l'histoire que construisent les chroniqueurs. Pour le dire autrement, nous ne souhaitons pas reconstruire un « automne du Moyen Âge », ou plutôt un Moyen Âge perpétuellement automnal pour reprendre le titre du livre de Johan Huizinga, également traduit sous le titre *Le Déclin du Moyen Âge*⁶ : ni déclin, ni décadence, ni feuilles mortes dans notre réflexion.

Au contraire, les hommes du Moyen Âge pensent l'échec et l'erreur à la lumière des succès : c'est la défaite militaire inattendue au terme d'une campagne réussie, c'est la faute morale qui provoque l'effondrement d'un royaume jusque là prospère, c'est le crime commis par une personne de bonne réputation. Certes, la faute et l'échec sont profondément inscrits par les penseurs médiévaux au cœur de la nature humaine : « *errare humanum est* », écrit saint Augustin⁷. Et cette idée est extrêmement prégnante dans la pensée médiévale. Au cœur de l'homme est une faille que rien ne pourra résorber : l'homme se trompe, il pêche, il échoue. Le monde est une vallée de larmes, et la pensée de la fragilité de la nature humaine rejoint en fin de compte une réflexion sur la vanité du monde. « Ils sont tous morts, ce monde est chose vaine » écrit ainsi

⁶ Johann Huizinga, *L'Automne du Moyen Âge* [*Fersttij der Middeleeuwen*, 1919], trad. Julia Bastin, Paris, Payot, 2002.

⁷ Augustin, *Œuvres complètes*, dir. Jean-Joseph Poujoulat et Jean-Baptiste Raulx, t. VII, Rodez, Librairie catholique et religieuse de Sasserre, 1868, 164, 14 : « *humanum fuit errare, diabolicum est per animositatem in errore manere* ».

Eustache Deschamps à la fin de chaque strophe d'un poème consacré aux Neuf Preux⁸, reprenant le motif de l'*ubi sunt*⁹. À cet égard, la réflexion sur l'échec et l'erreur rejoint en partie la dernière journée d'études de Questes consacrée à la précarité et à la fragilité¹⁰, et on ne peut que se réjouir de ces convergences.

Mais cette vision ne nourrit pas seulement une conception pessimiste et noire de l'histoire et du destin de l'homme : elle nourrit au contraire une tension. *Errare humanum est*, certes, mais l'important est que l'évêque d'Hippone ajoute « *sed perservare diabolicum* ». L'homme n'est pas condamné à la faute : il est condamné à l'effort permanent pour ne pas y succomber, pour ne pas rester dans l'erreur, pour ne pas accumuler les échecs. L'homme n'est pas parfait, mais il est perfectible. Et c'est dans cette tension qu'est inscrit le destin de l'homme : l'échec n'est pas l'horizon des actions humaines mais une étape par laquelle il faut passer. Jacques Le Goff définissait le Moyen Âge comme une « époque qui sut, par l'imagination, ériger sur ses manques et ses faiblesses une si grande civilisation du rêve¹¹ » : à l'inverse, en écho à cette citation, nous vous invitons à explorer avec nous les cauchemars qui hantent ces temps médiévaux.

S'intéresser à l'échec, à l'erreur, à la faute, c'est ainsi s'intéresser à la façon dont les hommes du Moyen Âge pensent leurs propres limites,

⁸ Eustache Deschamps, *Œuvres complètes*, éd. Marquis de Queux de Saint-Hilaire et Gaston Raynaud, 11 tomes, Paris, SATF, 1878–1903, chanson 368, t. III, p. 113–114. On pourrait aussi citer la ballade 1457 (*op. cit.*, t. VIII, p. 149–150) qui termine la liste d'hommes illustres par ces très beaux vers « ils sont tous cendres devenus : soufflez, notre vie n'est rien ». Voir Clothilde Dauphant, « Qu'est devenu David et Salemon ? Les hommes illustres dans la poésie d'Eustache Deschamps », *Questes, Les Hommes illustres*, dir. Marion Chaigne et Anne Salamon, n° 17, décembre 2009, p. 99–119.

⁹ Thème littéraire s'interrogeant sur la mort de personnages illustres.

¹⁰ Journées d'études « Précarité, instabilité, fragilité au Moyen Âge », 14 juin–15 juin 2013, organisées par Questes, actes à paraître aux PUPS.

¹¹ Jacques Le Goff, *Pour un autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1977, p. 43.

mais aussi aux façons, et ici le pluriel est évidemment important, de les dépasser. C'est s'intéresser à tout un éventail de pratiques et de représentations qui se déploient pour encadrer l'échec, pour corriger l'erreur, pour réintégrer le fautif. Entre les constructions savantes des théologiens et les émotions, entre les images et les idées, la réflexion sur l'échec, l'erreur, la faute est particulièrement porteuse de sens.

Sans prétendre à l'exhaustivité, nous avons donc défini et choisi trois axes pour explorer ce thème.

Erreurs matérielles et techniques

La prise de conscience de l'importance des aspects matériels des phénomènes politiques ou intellectuels, des évolutions littéraires, artistiques ou philosophiques a permis de rendre compte des échecs et des impasses que les acteurs rencontrent et qui peuvent souvent nous en apprendre davantage sur les conditions et les circonstances qui entourent l'émergence de nouveaux paradigmes.

L'importance croissante de l'histoire matérielle du livre pour les études littéraires en est un bon exemple. Prenant appui sur les conditions concrètes de transmission des textes et de leurs copies, l'analyse et souvent la correction des supposées erreurs est un classique des études philologiques. Il s'agit de comprendre le fonctionnement des *scriptoria* monastiques médiévaux pour comprendre d'où pouvaient venir les erreurs, à quelles étapes du travail et pourquoi¹². Les erreurs de transmission des textes ont longtemps été l'objet d'une attention particulière de la part des chercheurs, mais les travaux contemporains ont progressivement fait évoluer la notion d'erreur elle-même dans ce

¹² Jean Vézin, *Les Scriptoria d'Angers au XI^e siècle*, Paris, Champion, coll. « Bibliothèque de l'École des hautes études. 4e section. Sciences historiques et philologiques », 1974 ; Louis Havet, *Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins*, Paris, Hachette, 1911.

domaine. Il s'agit aujourd'hui moins de retrouver le texte originel que d'en retracer les évolutions au cours des siècles¹³. En effet, la limite entre une erreur à corriger et une variante à préserver peut parfois être fine ; un copiste recopiant une œuvre donnée peut introduire une variante destinée à améliorer l'original ; il peut également vouloir adapter sa copie à son propre système linguistique ou graphique¹⁴. Est-ce alors une faute par rapport au texte original ou une simple adaptation ?

La même distinction entre erreur et variante peut être faite concernant la traduction. Cette distinction est peut-être encore plus subtile car, si on a pu critiquer les « belles infidèles », les traductions non littérales n'en sont pas pour autant toujours de mauvaises traductions. Malgré tout, des erreurs flagrantes, comme de prendre un mot pour un autre, sont courantes. Elles ont été particulièrement étudiées pour la Bible, puisqu'elles ont souvent donné lieu à des représentations collectives bien ancrées. On pense bien sûr aux cornes de Moïse : les exégètes et philologues ont longtemps pensé qu'il s'agissait d'une mauvaise traduction de la Vulgate entre l'hébreu et le latin, même si cette hypothèse est en partie contestée aujourd'hui¹⁵.

Les erreurs dans les textes, en version originale comme en traduction, sont un sujet récurrent à la toute fin du Moyen Âge, puisqu'il s'agit notamment de l'un des arguments majeurs contre l'utilité de

¹³ *Questes. Copie, originalité, authenticité*, dir. Jean-Baptiste Camps, Magali Cheynet et Vincent Le Quentrec, n° 29, février 2015.

¹⁴ Ce que Cesare Segre appelle le diasystème du scribe dans Cesare Segre, « Critique textuelle, théorie des ensembles et diasystème », *Bulletin de la classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique*, t. LXII, 1976, p. 279–292.

¹⁵ « Quand il descendit de la montagne, il ne savait pas, lui, Moïse, que la peau de son visage était devenue rayonnante en parlant avec le Seigneur », Exode, XXXIV, 29, « rayonnant » ayant été traduit en latin par « cornu ». Thomas Römer semble revenir à la traduction « cornu » dans sa leçon inaugurale au Collège de France, en s'appuyant sur des raisons culturelles pour rendre ce terme compréhensible : Thomas Römer, *Les Cornes de Moïse. Faire entrer la Bible dans l'histoire*, Paris, Fayard, coll. « Leçons inaugurales du Collège de France », 2009.

l'imprimerie. En effet, pour leurs détracteurs, les imprimeurs ignorants diffusent largement des textes antiques et religieux fautifs. Cette critique est même formulée par l'un des humanistes qui a le plus utilisé l'imprimerie pour la construction de sa propre renommée, Érasme. En parlant de l'imprimerie vénitienne, réputée et inondant toute l'Europe de ses éditions, celui-ci, nous dit :

Certains imprimeurs de bas étage abusent tant de ce renom que peu d'autres cités nous envoient des éditions aussi corrompues, parmi lesquelles non pas des auteurs quelconques, mais les tout premiers, par exemple Aristote et Cicéron et Quintilien, pour ne pas parler des ouvrages religieux¹⁶.

Si elles sont tant décriées, c'est bien aussi parce que ces erreurs matérielles peuvent à leur suite entraîner des erreurs de jugement ou de raisonnement particulièrement graves dans le cas de textes faisant autorité. L'erreur médicale peut ainsi être liée à des erreurs de transmission des textes. Cette dimension de l'histoire de la médecine est particulièrement étudiée aujourd'hui par une historiographie française, allemande et anglo-saxonne qui s'intéresse à l'erreur et à la faillibilité médicale au Moyen Âge et au début de l'époque moderne¹⁷. Mais ces erreurs n'ont pas uniquement des conséquences néfastes : les erreurs de calculs scientifiques ont pu jouer un rôle politique et stratégique important, en particulier lors des Grandes Découvertes, au moment desquelles la géographie était encore incertaine. Ainsi, dans la *Géographie universelle* de Conrad Malte Brun, publiée entre 1810 et 1847, les auteurs déclarent que « l'Empire portugais en Amérique, doit,

¹⁶ Érasme, *Adages*, éd. Jean-Christophe Saladin, Les Belles lettres, coll. « Le Miroir des humanistes », 5 vol., vol. 2, adage n° 1001 « Hâte-toi lentement ».

¹⁷ Projet Ermed : « La faillibilité et la culture de l'erreur dans la médecine. Aspects historiques, épistémologiques et éthiques (1500–1650) ». Voir le site du projet : Ermed Project, <https://sites.google.com/site/ermedproject> (page consultée le 17 janvier 2014).

en quelque sorte, son existence à une erreur de géographie »¹⁸. En effet, lors du partage entre l'Espagne et le Portugal par le traité de Tordesillas en 1494, les Portugais vont tirer profit de la mauvaise connaissance géographique des terres d'Amérique du Sud pour se voir attribuer toutes les terres à l'est d'un certain méridien, ensemble beaucoup plus considérable que les Espagnols ne le pensaient. Certains auteurs considèrent que l'on n'est pas loin du faux dans ce cas, les Portugais ayant eu intérêt à cacher des découvertes qu'ils avaient pu faire par ailleurs¹⁹.

À la suite des erreurs géographiques et de calcul scientifique, il faut conclure cette partie par les erreurs techniques qui peuvent en découler. Dans les travaux concernant les chantiers urbains ou le travail au Moyen Âge²⁰, les erreurs techniques ont fait l'objet de peu d'études spécifiques ; seules quelques mentions nous renseignent par exemple sur les apprentis qui ruinent parfois le travail de l'atelier par leur inexpérience. Les erreurs elles-mêmes sont peu documentées et on ne les connaît souvent qu'indirectement. On se souvient des réussites mais on oublie parfois combien d'échecs ont pu les précéder.

¹⁸ Hervé Théry, « Pourquoi le pays est-il si grand ? », *L'Histoire*, « Collections de L'Histoire », n° 366, juillet 2011, p. 6.

¹⁹ Bartolomé Bennassar, « Les traités de Tordesillas », dans Régis Debray, *Christophe Colomb, le visiteur de l'aube*, Paris, La Différence, coll. « Les Voies du sud », 1991, p. 77–126. Cette hypothèse est contestée dans Francisco Bethencourt et Kirti Chaudhuri, *Historia da Expansão Portuguesa*, Lisboa, Circulo de Leitores, 1998. Voir à ce sujet, Bartolomé Bennassar, « Dieu, le diable et le bon sauvage. La découverte du Brésil », *L'Histoire*, n° 243, mai 2000, p. 82.

²⁰ On pense aux travaux de Patrick Boucheron, notamment, *Le Pouvoir de bâtir. Urbanisme et politique édilitaire à Milan (XIV^e–XV^e siècles)*, Rome, École Française de Rome, coll. « Collection de l'École Française de Rome », 1998 ; *I Grandi Cantieri del rinnovamento urbano*, dir. Patrick Boucheron et Marco Folini, Rome, École Française de Rome, coll. « Collection de l'École Française de Rome », 2011 ; ou encore aux travaux de Philippe Braunstein, en particulier le recueil d'articles *Travail et entreprise au Moyen Âge*, Bruxelles, De Boeck, coll. « Bibliothèque du Moyen Âge », 2003.

Quelques exceptions d'échecs documentés de ce genre subsistent malgré tout, avec en particulier un exemple spectaculaire : celui de Brunelleschi, ingénieur et architecte surtout connu pour sa conception et sa réalisation de la coupole de la cathédrale de Florence. Également ingénieur hydraulique, il accompagne les campagnes de l'armée florentine. En 1430, il cherche à détourner le cours d'un fleuve pour encercler la ville de Lucques, dont Florence faisait le siège : il ne parvient finalement qu'à inonder le campement de sa propre armée²¹.

La faute et l'erreur juridiques

Si Brunelleschi ne semble pas avoir été inquiété outre mesure, d'autres erreurs ou fautes ont au contraire été poursuivies et punies par la justice médiévale. Il faut donc désormais s'intéresser à celles qui sont directement considérées comme répréhensibles par la société et étudier les pratiques qui entourent la représentation et la poursuite de ces fautes.

Les crimes interviennent fréquemment dans la littérature ou l'écriture historique, bien que la rhétorique utilisée diverge beaucoup d'un genre à l'autre. Des recherches récentes se sont notamment portées sur l'influence du droit dans la littérature, passant ainsi par l'étude du crime et de sa représentation, des réactions appropriées et de l'investigation, et enfin du châtement éventuel, généralement spectaculaire et exemplaire quand il a lieu²². Les représentations de

²¹ Frank Prager et Gustina Scaglia, *Brunelleschi. Studies of his Technology and Inventions* [1970], Courier Dover Publications, Dover, 2012, p. 128.

²² *L'Erreur judiciaire. De Jeanne d'Arc à Roland Agret*, dir. Benoît Garnot, Paris, Éditions Imago, 2004 ; *La Faute, la répression et le pardon. Actes du 107^e Congrès national des sociétés savantes, Brest, 1982, section de philologie et d'histoire jusqu'à 1610*, Paris, CTHS, 1984. Enfin, on pense aux travaux du programme de recherche *Jus et Litterae*, et notamment *La Faute dans l'épopée médiévale. Ambiguïté du jugement*, dir. Bernard Ribémont, Rennes, PUR, 2012.

criminels, de félons, de traîtres, ou encore d'adultères ou de voleurs de moutons abondent dans les chroniques aussi bien que dans les fabliaux.

L'une des fautes qui parcourt la littérature médiévale, et particulièrement la chanson de geste, est la félonie. Au sens strict, elle est la rupture du lien vassalique, soit par le seigneur, soit par le vassal. Ce lien qui résulte de l'hommage est censé être un lien aussi fort que le lien qui unit père et fils : sa trahison est donc unanimement condamnée²³.

Sur les autres fautes ou crimes, les dénominations du Moyen Âge restent en réalité assez floues²⁴. Pourtant les différents termes utilisés témoignent de la conscience d'une pluralité de situations : *traditio*, *proditio* pour *trahison*, *seditio* pour *sédition* ; *forfait*, *félonie*, *infidélité*, *perfidie* dans le cadre féodal ; ailleurs, on parle de *crimineulx*, de *malfaiteurs* ou de *brigands*²⁵. Bien souvent, le crime se teinte en plus d'un aspect eschatologique et annonce un dérèglement profond des lois de la nature et des lois chrétiennes : ce sont les crimes et les péchés dénoncés dans les sermons, dans les *exempla* et par les théologiens.

Cependant, nous savons en réalité peu de choses sur le profil des criminels dans la société du Moyen Âge, même si certaines études permettent d'avoir un regard nouveau sur ceux-ci. Ainsi dans « *De grace especial* ». *Crime, état et société en France à la fin du Moyen Âge*, Claude Gauvard critique les travaux de Bronislaw Geremek qui lie trop systématiquement criminalité, migration et marginalité : selon elle, les criminels que l'on retrouve dans les sources appartiennent assez peu au

²³ Marc Bloch, « Les formes de la rupture de l'hommage dans l'ancien droit féodal », *Revue historique de droit français et étranger*, n° 36, 1912, p. 141–177.

²⁴ Voir pour l'étude de certains de ces termes, Nicole Gonthier dans *Le Châtiment du crime au Moyen Âge*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 1998.

²⁵ *La Trahison au Moyen Âge*, dir. Maïté Billoré et Myriam Soria, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2009.

monde des exclus et elle note « le nombre impressionnant de criminels au profil désespérément ordinaire²⁶ ».

En parallèle, l'étude du châtement et des peines au Moyen Âge a fait l'objet d'un renouvellement historiographique depuis une quinzaine d'années, en lien direct avec l'étude de la justice dans les sociétés médiévales. Claude Gauvard, déjà citée, a longuement étudié les peines et les rituels judiciaires dans le royaume de France. Le développement de la punition des crimes par la justice royale est une manière d'affirmer l'honneur du roi et d'éteindre la vengeance privée, toujours dans l'idée que la répression du crime par le roi participe à la construction de l'État moderne. Pourtant, la vengeance privée des crimes reste l'un des thèmes favoris des fabliaux, où les prêtres adultérins se font ridiculiser ou tailler en pièce par le mari jaloux.

Le pardon fait également partie de l'arsenal politique des princes et la grâce et la rémission sont des droits régaliens. Ces actes de pardon font souvent l'objet d'un traitement privilégié dans la chanson de geste, comme en témoigne un article récent de Sarah Baudelle-Michels. Celle-ci montre que la déclaration de l'irrémissibilité du péché de révolte contre son suzerain, la félonie, cède souvent la place à la demande de grâce qui devient un acte politique de la part du roi, visant à rétablir l'unité du royaume et la concorde parmi ses vassaux et avec ses vassaux²⁷.

L'Église, au cours du Moyen Âge, développe également un arsenal de peines servant à assurer la pénitence du pécheur, ainsi que les procédures de pardon qui les accompagnent. À travers la diffusion puis la généralisation des pénitentiels des moines irlandais, la pratique de la

²⁶ Claude Gauvard, « *De grace especial* ». *Crime, état et société en France à la fin du Moyen Âge*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1991 (notes de lecture : Didier Lett, *Médiévales*, vol. 12, n° 25, 1993, p. 150–153).

²⁷ Sarah Baudelle-Michels, « "La merci vos en quier". Trahison et pardon dans *Renaud de Montauban* » dans *La Faute dans l'épopée médiévale*, *op. cit.*, p. 33–44.

pénitence des individus laïcs se développe, organisée et mise en œuvre par les autorités ecclésiastiques à travers l'encadrement du sacrement de pénitence, la confession et le développement de confréries de flagellants qui expient les péchés de la collectivité. Mais cela ne suffit parfois pas et l'Église développe également les peines d'excommunication et les rituels nécessaires pour réintégrer ensuite la communauté des croyants²⁸. L'excommunication est alors perçue comme une manière de soigner les pécheurs plutôt que de les punir : elle doit conduire à la réintégration dans le corps de la communauté des croyants par la réconciliation. De même que dans son *sermo generalis* qui inaugure sa visite dans une communauté, l'inquisiteur invite les hérétiques à venir se confesser pour être absous, le pécheur est toujours amené à se réconcilier avec l'Église ; dans le cas de l'excommunication, Véronique Beaulande montre que l'absolution de la faute était l'issue normale de la procédure.

Une lecture théologique et morale

Le pardon, même royal, n'est cependant jamais un acte purement politique : les références religieuses sont toujours présentes. Les concepts de faute, d'erreur et de châtement sont donc indissociables de tout un arrière-plan moral et théologique. On fait de l'échec et de l'erreur une lecture qui insiste, dans l'ombre de la Chute, sur la nature faillible de l'homme, et sur son éventuelle rédemption²⁹. La faute se décline sur le mode du péché, et on peut rappeler que le terme même, venant de *fallere*, implique une idée de chute. Le péché originel hante littéralement

²⁸ Véronique Beaulande, *Le Malheur d'être exclu ? Excommunication, réconciliation et société à la fin du Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, coll. « Histoire ancienne et médiévale », 2006.

²⁹ *De la faute et du salut dans l'histoire des monothéismes. Actes de colloques en histoire comparée*, dir. Dominique Avron et Karam Rizk, Paris, Karthala, coll. « Signes des temps », 2010.

l'homme et c'est pourquoi l'« erreur est humaine ». Cette lecture est évidemment très forte dans les traités moraux, les *exempla* et les sermons, qui soulignent les occasions de pécher, mettent en garde l'homme contre la tentation, et dénoncent les agissements du diable. Sur les tympans des églises – Conques bien sûr, mais aussi Moissac –, sur les vitraux, dans les enluminures, on représente les fautifs et les coupables, on montre la punition qui attend le pécheur non repent.

La réflexion morale et théologique se fait aussi philosophique et politique. On peut en citer trois exemples. Tout d'abord, celui du questionnement scolastique autour de la faute de Lucifer (travaillé par Alain Boureau³⁰). Les auteurs scolastiques présentent l'alternative suivante : soit Dieu a voulu que Lucifer choisisse le mal, et dans ce cas-là c'est une faute ; soit Il ne l'a pas voulu, Il n'est donc pas tout-puissant, et dans ce cas c'est une erreur. Dans tous les cas, la révolte des anges marque un échec du plan divin. La question de l'origine du mal – qui va forcer saint Thomas à inventer la notion « d'évéternité » – est ainsi une question extrêmement préoccupante pour les penseurs médiévaux. Elle en recouvre une autre encore plus importante : pourquoi un Dieu bon a-t-il créé le mal³¹ ? Cette question, si on n'y répond pas, peut provoquer une angoisse qui se trouve aux sources d'hérésies comme le catharisme, qui supposera alors une séparation totale entre Dieu et la Création. De cette façon, la réflexion sur l'échec, l'erreur, la faute, se fait aussi réflexion sur Dieu, sur le monde, sur le bien et le mal.

³⁰ Alain Boureau, *Satan hérétique. Naissance de la démonologie dans l'Occident médiéval, 1280–1330*, Paris, Odile Jacob, 2004.

³¹ Une question qui évidemment n'a rien perdu de son actualité. On lira Hans Jonas, *Le Concept de Dieu après Auschwitz*, Paris, Rivages, coll. « Rivages poche. Petite bibliothèque », 1994.

D'autre part, toute la maturation du dogme de l'infaillibilité pontificale, depuis les *Dictatus papae* de Grégoire VII³² jusqu'à la bulle *Unam sanctam* en 1302, est un deuxième exemple de réflexion philosophique et politique. Cette construction participe puissamment de la centralisation romaine et de la théocratie pontificale³³, mais peut à l'occasion être source de conflits puisqu'elle limite la marge de manœuvre des papes : Jean XXII, condamnant la doctrine franciscaine de pauvreté du Christ³⁴, dut prouver qu'il n'allait pas contre ses prédécesseurs – ce qui, d'ailleurs, était très largement le cas... Ici la réflexion sur la faute et sur l'erreur est mise au service d'une réflexion politique et ecclésiologique.

Enfin, la pensée de saint Thomas autour de la question de la responsabilité de l'homme est le troisième et dernier exemple de réflexion philosophique et politique³⁵ : si l'homme est par nature faillible, faut-il punir le coupable ou pardonner au pécheur ? L'homme est-il responsable de ses erreurs étant donné qu'il a été condamné par Dieu à errer ? Le questionnement autour de la faute se fait questionnement sur la place de l'homme dans le monde, sur sa liberté et sur sa responsabilité, recoupant évidemment les réflexions juridiques que l'on a déjà eu l'occasion de souligner. La faute comme manquement à une règle devient la faute comme responsabilité (« c'est la faute de... »). Plus que jamais, dans cette

³² Proposition 22 : « l'Église romaine n'a jamais commis et ne commettra jamais d'erreur, comme le dit l'Écriture » ; « *Quod Romana ecclesia nunquam erravit nec in perpetuum, scriptura testante, errabit* ». Dans *Monumenta gregoriana*, éd. Philippus Jaffé, Berlin, Weidmannos, 1865, p. 174–176.

³³ Voir Klaus Schatz, *La Primauté du pape. Son histoire, des origines à nos jours*, Paris, Les Éditions du Cerf, coll. « Librairie européenne des idées », 1992.

³⁴ Bulle *Cum inter nonnullos* en 1323.

³⁵ Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, qu. 44, article 4. Voir Michel Nodé-Langlois, *Le Vocabulaire de saint Thomas d'Aquin*, Paris, Ellipses, coll. « Vocabulaire de... », 2009.

optique, l'important, c'est la tension entre le péché et la volonté d'en sortir.

La faute et l'erreur sont ainsi travaillées par les penseurs médiévaux, entre réflexion philosophique, pensée cosmologique et construction ecclésiologique.

Mais cette lecture morale de la faute et de l'erreur n'est pas réservée aux théologiens et aux juristes. Elle se trouve aussi au cœur des œuvres romanesques, et donc au cœur des préoccupations des laïcs. Cela participe donc de tout ce questionnement sur la culpabilité et l'innocence. Les rois pèchent et les royaumes s'effondrent. Les héros se trompent et en paient le prix. On pense à la geste arthurienne : Perceval commet une erreur en restant muet devant le Graal et ne peut donc pas guérir la Terre Gaste ; la Quête du Graal sera en fin de compte un échec ; Arthur, engendrant Mordred avec sa sœur, commet une faute qui sera la cause de sa mort et de la destruction du monde arthurien³⁶. Mais on pourrait également convoquer la *Chanson de Roland* : en refusant de sonner du cor par orgueil³⁷, Roland court à la mort et prive Charlemagne de son meilleur vassal. Camlann répond à Roncevaux, et Excalibur s'engloutit dans les flots comme Durendal se brise sur les rochers. Nous citons *Roland*, aux vers 2916–2929, au moment des lamentations de Charlemagne :

³⁶ Voir entre autres Dominique Boutet, *Arthur et Charlemagne, ou le roi imaginaire*, Paris, Champion, coll. « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », 1992 ; Jacques Roubaud, *Graal fiction*, Paris, Gallimard, 1978 ; Pierre Levron, « Quand l'ours devient faible. Arthur et ses défaillances », *Questes. Figures royales à l'ombre du mythe*, dir. Natalia Bercea-Bocskai et Amandine Mussou, n° 13, janvier 2008, p. 8–23. On se reportera aussi à la très belle réécriture du mythe arthurien de Guy Gavriel Kay, *La Tapisserie de Fionavar*, Paris, J'ai Lu, coll. « J'ai lu. Fantasy », 1998–1999, 3 vol.

³⁷ Voir Jean-Claude Vallecalle, *Messages et ambassades dans l'épopée française médiévale. L'illusion du dialogue*, Paris, Champion, coll. « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », 2006, p. 560–567.

Ami Roland, preux chevalier, belle jeunesse,
 quand je serai à Aix, dans ma chapelle, les
 hommes viendront me demander des nouvelles :
 je leur en donnerai d'effroyables et de funestes :
 il est mort, mon neveu qui me conquiert tant de
 terres. Et contre moi se révolteront les Saxons,
 et les Hongrois, les Bulgares et tant d'autres
 mécréants, les gens de Rome, de la Pouille, tous
 ceux de Palerme et ceux d'Afrique et ceux de
 Califerne : pour moi viendront les souffrances et
 les peines³⁸.

De la faute d'un homme vient donc l'effondrement d'un royaume³⁹.

Là encore, on retrouve une transposition, sur le mode littéraire, du traitement moral de la faute et de l'échec. Dans cette galerie des héros et des erreurs, on pourrait également convoquer Yvain qui oublie sa promesse faite à Laudine, Siegfried qui ne se baigne pas entièrement dans le sang du dragon et rate de peu l'invulnérabilité, Gauvain qui viole la Demoiselle des Lys, Tristan qui se trompe de breuvage et boit le philtre d'amour... Beaucoup de maladresses, d'impairs et d'échecs : le héros médiéval est hanté par ses erreurs, même si on ne retient souvent de lui que ses exploits. Ainsi Beowulf, alors que le dragon qu'il va combattre arrive et détruit tout, se demande si le monstre n'est pas une punition divine suite à une faute qu'il aurait commise : « dans sa sagesse il se demande s'il n'avait pas offensé / par un manquement à l'antique loi le Seigneur éternel / le Maître souverain⁴⁰ ».

Enfin, cette lecture littéraire de la faute et de l'erreur se retrouve également dans les chroniques historiques. Les rois agissent comme les souverains des romans : ils pèchent, souvent par luxure, et Dieu les en

³⁸ *La Chanson de Roland*, trad. Ian Short, Paris, Librairie générale française, coll. « Le Livre de poche. Lettres Gothiques », 1990, v. 2916–2929.

³⁹ Ce qui n'empêche pas Roland d'être emporté par des anges... Sa faute est paradoxalement glorifiée. On retrouve évidemment l'une des tensions inscrites au cœur de notre sujet : la faute et l'erreur sont constitutives du héros.

⁴⁰ *Beowulf*, trad. et éd. André Cresspin, Le Livre de Poche, coll. « Lettres Gothiques », Paris, p. 187, vers 2229–2231.

punit en envoyant des calamités, ce que la langue médiévale appelle des « terreurs » : épidémies, famines, invasions⁴¹. L'histoire a un sens, pour les auteurs médiévaux, et il s'agit dès lors d'appuyer l'échec sur une faute, sur une erreur, provoquant un entrecroisement de nos trois thèmes. Dans son dernier ouvrage, Élisabeth Crouzet-Pavan a pu souligner ainsi à quel point les chroniques qui racontent le royaume de Jérusalem mettaient en scène ces événements comme des pièces de théâtre, d'où le mot de « mystère » : lorsque les rois pèchent et se détournent de Dieu, Dieu les abandonne, et la lente agonie de Baudouin IV, le roi-lépreux, répond au démembrement du royaume sous les coups de Saladin⁴². Cette lecture de la faute n'est d'ailleurs pas propre au monde chrétien : sa fille ayant été violée par le roi Rodéric, le comte wisigoth Julien appelle à son aide le général berbère Tariq, en sorte que pour les auteurs arabes la conquête de la péninsule ibérique est à jamais marquée par cette faute originelle, Al-Andalus naissant dans le viol et la violence⁴³. À nouveau, les fautes des gouvernants ont des effets très concrets sur les royaumes. Mais loin de renvoyer à l'absurdité d'un monde dans lequel l'échec serait roi, la confrontation avec la faute permet au contraire au chroniqueur de donner à l'histoire un sens, entendu à la fois comme direction et comme signification.

Mais ces fautes et ces erreurs sont importantes dans ces récits, non seulement parce qu'elles constituent de puissants ressorts dramatiques,

⁴¹ John Tolan montre par exemple comment les invasions arabes sont pensées comme des punitions, dans *Les Sarrasins. L'Islam dans l'imagination européenne au Moyen Âge*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2006.

⁴² Élisabeth Crouzet-Pavan, *Le Mystère des rois de Jérusalem, 1099–1187*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque histoire », 2013.

⁴³ Voir Gabriel Martinez-Gros, *L'Idéologie omeyyade. La construction de la légitimité du califat de Cordoue, X^e–XI^e siècles*, Madrid, Casa de Velázquez, coll. « Bibliothèque de la Casa de Velázquez », 1992, et surtout *Identité andalouse*, Arles, Sindbad-Actes Sud, coll. « La bibliothèque arabe. Hommes et sociétés », 1997, p. 91–99.

mais encore et surtout parce qu'elles révèlent la complexité de la psychologie humaine. Certes, d'un côté les romans et chansons de geste dessinent un monde manichéen dans lequel « païens ont tort et chrétiens ont droit »⁴⁴, pour citer *Roland* à nouveau, mais de l'autre ces œuvres soulignent aussi « l'inquiétante complexité qui mêle ombre et lumière en chaque peuple et en chaque homme »⁴⁵. C'est précisément parce que le héros est faillible qu'il reste humain, en sorte que son héroïsme s'enracine en fin de compte dans son échec⁴⁶. La faute et l'erreur renvoient à une profonde ambivalence, à une ambiguïté qui, comme le notait Jacques Le Goff⁴⁷, est constitutive de l'héroïsme médiéval⁴⁸ – et, si l'on cite Le Goff, pensons à Louis IX : son double échec de croisé ne l'empêche pas de devenir un saint et l'un des grands héros de l'Occident médiéval⁴⁹.

Ainsi, loin de nous ramener à un Moyen Âge du déclin et de la finitude, un Moyen Âge en une seule dimension et en une seule couleur – le noir –, la réflexion sur l'échec, l'erreur et la faute nous plonge au contraire au cœur de ses complexités, de ses ambivalences, de ses contradictions. Contradiction entre « l'erreur est humaine » de saint Augustin et l'infailibilité papale de Grégoire VII, entre la perfection des anges et la révolte de Lucifer, entre la prouesse du héros et son échec fréquent. Dans ces complexités se laissent entendre les angoisses d'un monde confronté aux multiples facettes de l'erreur et de l'échec, mais qui

⁴⁴ *La Chanson de Roland*, op. cit., v. 1015.

⁴⁵ Jean-Claude Vallecalle, « Aquilon de Bavière ou l'ambiguïté de l'innocence », dans *La Faute dans l'épopée médiévale. Ambiguïté du jugement*, op. cit., p. 159-175.

⁴⁶ Voir entre autres *Alexandre le Grand, figure de l'incomplétude*, dir. François de Polignac, Rome, École Française de Rome, 2000.

⁴⁷ Jacques Le Goff, *Héros et merveilles du Moyen Âge*, Paris, Seuil, 2005.

⁴⁸ Cela non plus n'est pas propre à l'Occident : Ivan Morris, *La Noblesse de l'échec. Héros tragiques de l'histoire du Japon*, Paris, Gallimard, coll. « La Suite des temps », 1980.

⁴⁹ Jacques Le Goff, *Saint Louis* [1996], Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 2013.

est aussi soucieux de penser la faute, d'expliquer l'erreur, de donner un sens à l'échec, pour finalement pouvoir les dépasser. Un monde qui sait se reconstruire sur ses faiblesses : comment ne pas penser à l'épilogue de *L'Histoire du Monde au XV^e siècle*⁵⁰, cité en début de cette introduction, dans lequel Jean-Frédéric Schaub montre que les Grandes Découvertes s'enracinaient moins dans un dynamisme conquérant de l'Europe que bien plutôt dans le traumatisme de la chute de Constantinople, dans la peur de la peste, dans l'erreur de Colomb. « La conscience de la fragilité des conquérants fut le meilleur instrument d'une conquête du monde » écrit-il dans cet article intitulé paradoxalement « Nous, les barbares. Expansion européenne et découverte de la fragilité intérieure »⁵¹.

La pensée de la faute, de l'erreur et de l'échec n'est-elle pas, de même, au cœur des plus belles réussites de l'Occident médiéval ?

⁵⁰ *L'Histoire du monde au XV^e siècle*, op. cit.

⁵¹ Jean-Frédéric Schaub, « Nous, les Barbares », art. cit., p. 828.